

Les rapports de force et de classe, vus par Joseph Losey

« Le Messenger » (1971) ressort en salle, tandis que la Cinémathèque française consacre une rétrospective au cinéaste

CINÉMA

Tandis que la Cinémathèque française lance, à compter du jeudi 6 janvier, une rétrospective de l'œuvre de Joseph Losey, cinéaste magnifiquement blessé, la reprise en salle du *Messenger* – Palme d'or à Cannes en 1971 et l'un de ses plus grands films – se recommande hautement. Né en 1909 dans le Wisconsin dans une famille aisée et puritaine, Joseph Losey développa une conscience politique aiguë à la défaveur de la crise de 1929. Dès lors, à plus ou moins long terme, son chemin se sépare d'avec celui de son pays natal. Voyage en URSS dans les années 1930, séjour d'apprentissage en Allemagne au côté de Bertolt Brecht, encartement au Parti communiste en 1946, réalisation enfin du *Garçon aux cheveux verts* en 1948, acerbe parabole qui stigmatise le conformisme étroit et l'intolérance de la bourgeoisie américaine.

En 1952, alors que sévit la chasse aux sorcières, Losey choisit logiquement, et courageusement, l'exil en Angleterre, où les choses ne seront pas si simples pour lui. Il s'ensuit une carrière déracinée, inégale, protéiforme, parsemée de joyaux et dominée par les rapports de force, pour ne pas dire de classe, entre des individus évoluant, jusqu'à la panique, dans un univers de prédation morale et physique.

Le Messenger en est, à sa façon, un probant exemple, en même temps qu'il constitue l'un des plus beaux récits de formation cinématographique. Ce film vaudra à Losey, auteur déjà réputé et prisé des cinéphiles (*The Servant* date de 1963), la consécration. Adapté d'un roman du Britannique Leslie Poles Hartley (*The Go-Between*, publié en 1953), scénarisé par Harold Pinter, mis en musique par Michel Legrand, il nous transporte dans l'Angleterre du tout début du XX^e siècle.

Leo (Dominic Guard), garçon d'une douzaine d'années, est invité dans la campagne du Norfolk par un de ses condisciples, Marcus Maudsley, rejeton d'une famille aristocratique qui y possède le manoir de Brandham Hall. Quelque peu effaré par le luxe et l'aisance de cette famille, il y tombe sous le charme de la sœur aînée de Marcus, Marian (Julie Christie), qui, fiancée avec le vicomte Hugh Trimmingham, n'en mène pas moins une relation clandestine avec le métayer de la propriété, le beau et puissant Ted Burgess (Alan Bates).

Cruel roman d'éducation

Prêt à tout pour complaire à Marian, dont il est amoureux comme peut l'être un enfant d'un adulte, Leo sera choisi comme messenger secret par le couple adultère. En réalité, les deux amants subordonnent le jeune garçon à leur passion et l'instrumentalisent sans égard pour les ennuis avec la famille et la décou-

venue amicale que lui vaudra la découverte de son rôle par la mère de Marian.

Sous ses dehors de chronique oisive et bucolique filmée dans la douceur de la nature environnante et la vacance des contraintes sociales, c'est donc à un bien cruel roman d'éducation que nous invite Losey, sans tomber une seule seconde dans le piège de la caricature sociale. Inauguré par la situation d'égalité qui lie les deux camarades, dépeignant la famille Maudsley et Hugh Trimmingham comme des gens de valeur, le film se contente de faire insensiblement réapparaître les fils qui rattachent ici chaque personnage à son milieu, selon une étiquette d'autant plus efficace qu'elle ne dit pas son nom et qu'elle se dispense de la moindre violence. Du moins jusqu'au moment où la mère de Marian dévoile le vrai visage de ce qui fonde sa position sociale. Leo en sera la principale victime, réduit à son statut de messenger, c'est-à-

dire renvoyé, d'une part, à sa condition sociale, et trompé, d'autre part, dans l'innocence de sa sentimentalité enfantine.

Plus que jamais ici, grandir, c'est apprendre à mentir. Losey et Pinter, rajoutant au roman un jeu temporel qui fait de ce récit un flash-back, accusent d'ailleurs cette cruauté en reconduisant les rapports du garçonnet et de l'aristocrate dans leur maturité. À côté des *Contrebandiers de Moonfleet* (Fritz Lang, 1955), des *Quatre Cents Coups* (François Truffaut, 1959) ou de *L'Incompris* (Luigi Comencini, 1966), ce film se rangera parmi les très grandes évocations de l'enfance au cinéma. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film anglais de Joseph Losey (1971). Avec Dominic Guard, Julie Christie, Alan Bates, Michael Redgrave (1 h 56). Rétrospective Joseph Losey. La Cinémathèque française, 51, rue de Bercy, Paris 12^e. Du 6 janvier au 7 février.